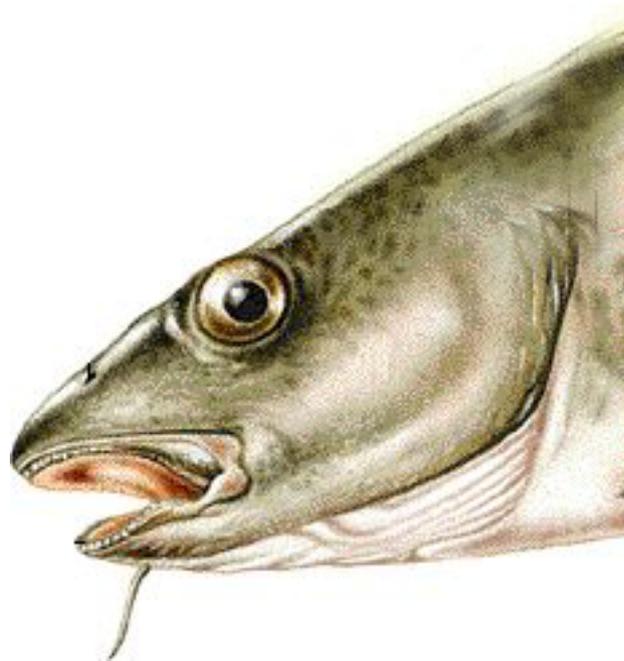


# A TRAVERS CHAMPS



L'objet-signe

Corollaires à Langage, logique et pensée - Objet de doute, suite à tous les objets - C'est ainsi - La poésie contemporaine entre un monde clos et un univers infini

Jean-Pierre Depétris, Pierre-Laurent Faure,  
Francine Laugier

LE SILEX

<Séminaire Inter Linguistique d'écriture EXpérimentale>

# Éditorial

Ce dixième numéro d'A TRAVERS CHAMPS se veut la suite du numéro 6 (téléchargeable gratuitement sur mon site : <<http://jdepétris.free.fr>>).

Les auteurs en sont les mêmes, et deux des quatre textes qui le composent sont la suite de deux des trois textes du précédent : « Corollaires à Langage, logique & pensée », page 3, a été écrit à la même époque et dans le prolongement de mon intervention du N° 6. Il en est à peu près de même pour « Objet de doute » de Pierre-Laurent Faure, page 7.

« C'est ainsi », de Francine Laugier, page 10, est lui aussi un texte dans une veine très proche de « Fractales » (ATC 6), une veine qui illustre particulièrement bien mon propos dans « Langage, logique & pensée » et ses « Corollaires ».

« La poésie contemporaine entre un monde clos et un univers infini », page 13, a été écrit cet hiver même. Il s'inscrit dans une série d'autres textes produit courant 2000 ou antérieurs, en libre accès sur mon site.

Ce dixième numéro, on s'en rendra sans doute compte, est aussi un recentrage et une liaison entre les précédents et le prochain sur la spatialisme. Pierre et Ilse Garnier échangeront avec moi des remarques critiques et prospectives sur la poésie spatiale, qui seront abondamment illustrées par des productions récentes et inédites.

Pour la première fois, cette édition est composée d'un tirage papier au prix public de 30 francs, et d'une édition numérique accessible sur mon site, qui peut être lue en ligne (gratuitement) ou téléchargée et imprimée pour 15 francs (payables de préférence en timbres poste).

La version sur papier et la version numérique sont exactement identiques, si ce n'est que la seconde est en couleur et que tous les liens sont actifs.

Juin 2001, J-P Depétris

## Précédents et prochains numéros

### À TRAVERS CHAMPS

Numéro 1, hiver 1997  
Écriture, mécanique et logique  
32 pages, 25 francs.

Numéro spécial, juin 1997  
Quand on parle avec la plume  
Un atelier d'écriture au Collège  
Edgar Quinet à Marseille, théorie et  
pratique  
32 pages, 25 francs.

Numéro 2/3, automne 1997  
Le sens, les sens  
52 pages, 50 francs

Numéro 4/5, hiver 1998  
Le travail  
52 pages, 50 francs

Numéro 6 lite, hiver 2000  
L'objet  
24 pages,  
téléchargeable gratuitement au  
format pdf

Numéro 7/8, hiver 2000  
La textique quelle est-elle ?  
Jean Ricardou répond à J-P Depétris.  
Ce numéro exclusivement consacré à  
la textique, permettant une mise à jour  
pour celles et ceux qui s'intéressent à  
l'écrit comme tel, est la première  
accessible vue d'ensemble sur cette  
discipline.  
48 pages, 50 francs

Numéro 9, automne 2000  
Les métamorphoses de la langue  
Jean-Pierre Depétris - Pierre Garnier  
- Ilse Garnier - Francine Laugier  
32 pages, 30 francs

Numéro 11  
La poésie spatiale  
avec Ilse et Pierre Garnier  
À paraître courant 2001

## À TRAVERS CHAMPS 10

# COROLLAIRES À LOGIQUE, LANGAGE ET PENSÉE

Jean-Pierre Depétris

### I

Le 21 octobre

Le Créateur, par des images qu'il nous envoie, nous révèle la réalité de sa création. Et par la connaissance que nous acquérons de Sa création, nous nous rapprochons de Lui. Ce discours, qui sonne un peu étrangement sous ma plume, est pourtant constitutif de la civilisation occidentale moderne. Pourquoi ne serait-il pas une image lui aussi ? C'est une bonne image et qui a fait ses preuves.

Un tel discours ne sonne pas très contemporain. Aujourd'hui, on dirait plutôt : « La société nous donne des représentations qui nous permettent de mieux connaître le monde qui nous entoure, et par cette connaissance, nous nous insérons mieux dans la société ». Si le premier discours est une image, ce dernier en est une autre, et elles ont manifestement un air de parenté. Est-ce encore une bonne image ?

Apparemment, on s'est débarrassé de Dieu, mais, apparemment toujours, le réel est passé avec lui à la trappe. Cette dernière image me semble beaucoup plus pauvre que la première, où chaque terme était éclairé par les autres : un même principe, un même être,

une même essence — ne tentons pas de mieux préciser — produit le monde et ma connaissance du monde, et cette dernière me fait aussi connaître cet être, ce principe, ce tout ce que l'on voudra.

Si la première proposition ne nous apprend quand même pas grand chose sur ce qu'elle met derrière les termes qu'elle utilise, elle nous dit au moins comment en apprendre plus : étudier le monde réel, l'étudier et le comprendre du point de vue de sa production et de sa reproduction.

La société, elle, ne produit pas le monde, ni n'est le monde réel ; elle n'est ni la créature ni le créateur. Aussi, si la seconde proposition est une image, elle est une image pauvre. Au mieux, définit-elle l'homme comme un animal d'élevage, une machine programmée ne sachant même pas par qui.

À ce catéchisme de curé laïque, je préfère l'évêque Berkeley et les philosophes de Port Royal. Cerveau, Dieu, Société, tout cela n'est qu'images et c'est ce qu'elles figurent qui mérite attention.

\*

### II

Le 22 octobre

Logique, langage et pensée...

La question du découpage entre universel et particulier n'est pas encore claire. L'image se distingue-t-elle bien du procès d'emboîtement ?

La question du simple et du complexe serait aussi à voir de ce point de vue.

\*

Le 23 octobre

En quoi un tel emboîtement entre espèces et genres se distingue-t-il, par exemple de l'emploi de « jeu » et, par exemple, de « jeu de cartes ».

Je pourrais considérer l'ensemble des jeux, dans lequel j'aurais le sous-ensemble des jeux de cartes, qui comprendrait : belote, rami, poker, etc... Je pourrais faire une classification des jeux comme Cuvier le fit des animaux.

## À TRAVERS CHAMPS 10

C'est évident, comme je peux dire aussi de quelqu'un « c'est un rapace ». Dans ce dernier cas, on dira que je fais un emploi figuré du nom d'une espèce animale. « L'aigle est un rapace », « Pierre est un rapace » : sens littéral et sens figuré. Sens littéral, sens propre : implicitement « vrai sens ».

Voir les choses ainsi, justement, fait problème, car le mot rapace fut employé bien avant la classification de Cuvier, et l'on qualifia des gens de rapaces bien avant qu'on ne se fît l'idée d'une espèce animale. À ce compte, c'est plutôt en disant « Pierre est un rapace » que j'emploie le mot dans son sens littéral (de rapt, rapine).

Les notions de genre et d'espèce, comme celles d'universel et de singulier, distingueraient de plus ou moins hauts niveaux d'abstraction.

Penser « vertébré » plutôt que « mammifère » serait donc s'élever un peu plus dans l'abstraction par rapport à l'être particulier, et donc concret. Cette construction tient-elle si on l'éprouve ? La plupart du temps, quand on dit « vertébré », ou encore « mammifère », on peut très bien ne parler d'aucun être particulier, ni même d'une collection d'êtres particuliers.

À priori, « vertébré » me ferait plutôt penser à une substance osseuse. Cette substance osseuse n'est pas la seule caractéristique commune et spécifique des vertébrés. Leur système digestif est toujours situé sous leurs centres nerveux ; c'est pourquoi on les appelle aussi « endoneuriens ». Et quand j'entends ce mot,

je pense plutôt à un cerveau et une moelle épinière.

Qu'est-ce à dire ? Du point de vue linguistique, la détermination d'un universel passerait plutôt par ce que les poètes appellent une synecdoque : une partie est prise pour désigner le tout. Je dis, par exemple, « un troupeau de plus de deux cents têtes », et tout le monde sait bien qu'à chaque tête correspond un animal entier.

Le mot « vertébré » se sert ici des vertèbres de la même façon que la phrase précédente de « têtes », ou le mot « endoneurien » du système nerveux. Le même procédé est mis en jeu avec « mammifère » ou « onguligrade ».

Inutile donc de penser à tous les animaux ayant un squelette qui ont existé, existent ou existeront. Inutile donc de penser à un concept d'autant moins concret qu'il est abstrait et universel. Il me suffit de penser à des os. Ces os seuls suffisent à identifier ce que le concept contient ; et si je trouvais par hasard un vertébré qui ne soit pas endocrinien, il serait toujours temps d'aviser.

De toute évidence, quand je dis « la vache », sauf si je parle d'une vache bien particulière, je n'emploie certainement pas un terme plus « concret » que si je dis « le vertébré ». Je ne désigne rien de plus « particulier », rien qui serait d'un niveau inférieur dans une hiérarchie de l'universel.

Dans un tableau de l'évolution des espèces, aucun terme n'est plus ou moins universel qu'un autre.

\*

### III

Le 28 octobre

Comment se fait-il que, lorsque nous parlons, nous parlons toujours à quelqu'un, et qu'est-ce qui en retourne ?

Observe d'abord que la notion de langage, et même de langue, ne suppose pas forcément celle de parole, et n'implique donc pas qu'un énoncé soit adressé.

Que pourrait être un énoncé, écrit dans une langue naturelle, et qui ne s'adresse à personne ? Eh bien, par exemple, une liste, une banale liste de commissions. Il n'y aurait alors aucun sens de dire que cette liste

s'adresserait à soi-même, ou à un autre qui fera ces commissions. Qu'est-ce qui caractérise un tel énoncé ? De toute évidence, son absence de conjugaison — et pour cause : la conjugaison est caractérisée par ses personnes.

À contrario, l'usage normal d'une langue, c'est à dire non pas de son seul lexique mais aussi de sa syntaxe, suppose que l'énonciateur et l'interlocuteur soient inscrits, en quelque sorte, dans l'énoncé.

Les langages formels de la logique ou les langages de programmation ne possèdent pas

## COROLLAIRES À LOGIQUE, LANGAGE & PENSÉE

une telle syntaxe. Ils possèdent bien, malgré tout, une syntaxe, mais qui ignore tout sujet.

Il en va de même des langages de communication que possèdent les animaux, du moins pour ce que je peux en savoir. Aucun autre animal que l'homme ne paraît posséder une langue dotée de sujets grammaticaux. L'homo-sapiens n'est pourtant pas le seul animal qui utilise un langage pour communiquer, et moins encore le seul animal social.

Ce caractère des langues humaines, si j'ose employer ce pléonasme, n'en facilite pas la compréhension. Il semble que toutes les études sur la langue tendent à se focaliser sur un aspect en oubliant les autres. Tantôt, on ramène la langue à la seule communication, au seul désir, besoin ou nécessité de se comprendre entre groupes et individus, tantôt on l'exclut complètement.

Il est évident que tout langage ne sert pas à communiquer, à transmettre de l'information, surtout si l'on n'entend pas « communication » dans un sens extrêmement large, comme cela arrive souvent, mais dans ce sens relativement précis qui suppose deux sujets : l'émetteur et le récepteur. Dans le premier cas, il serait plus juste d'utiliser le terme de « transmission ». Ainsi les langages de programmation transmettent bien des opérations, mais ne communiquent pas des informations. Et encore transmettent-ils moins qu'ils ne servent à transmettre.

Les langues ne servent pas à communiquer mais elles ne peuvent fonctionner — et sans doute se constituer — qu'au sein d'une communication, au moins virtuelle.

\*

On peut se parler à soi-même, comme on peut écrire des notes avec la certitude que personne ne les lira. On peut aussi écrire des lois, ou des formules anonymes, un manuel technique... ne s'adressant à personne en particulier. De telles paroles supposent malgré tout une relation spéculaire.

On pourrait partager toute énonciation selon deux perspectives : celles où l'énoncé viserait la relation à l'interlocuteur — lui apprendre quelque chose, le faire agir, intervenir sur sa relation au locuteur, etc...;

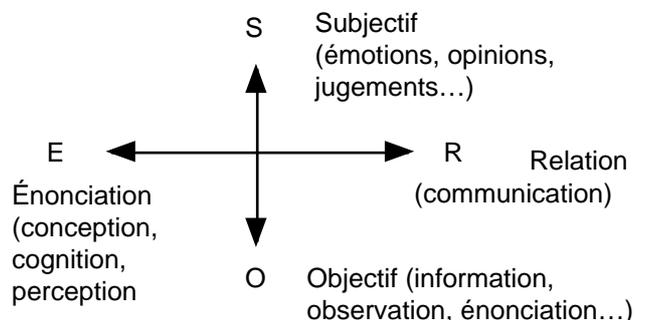
et celles où la relation au locuteur viserait l'énonciation — la communication ayant pour but d'énoncer mieux pour mieux concevoir.

Une telle distinction est assez simple à concevoir. Elle serait cependant difficile à percevoir dans la plupart des cas. Cela factuellement, d'une part, parce que l'usage de la langue met en œuvre des processus qui s'accomplissent largement à l'insu des locuteurs, et d'autre part, dans le principe, tant ces deux aspects sont nécessairement liés. Par exemple, comment la plus gratuite recherche de la vérité pourrait-elle s'affranchir de toute implication dans la conduite en général, et donc, en particulier, envers son interlocuteur ?

Une autre distinction serait aussi envisageable : d'un côté, tous les énoncés qui viseraient à changer quelque chose dans l'esprit du locuteur ou de l'interlocuteur : son opinion, son jugement, son émotion...; et tous ceux qui viseraient un but objectif : information, observation, réponse précise à une question, ordre, demande, ou encore, la seule énonciation, conception, compréhension... Plaçons d'un côté tout ce qui vise la subjectivité de l'interlocuteur, de l'autre tout ce qui vise un résultat objectif.

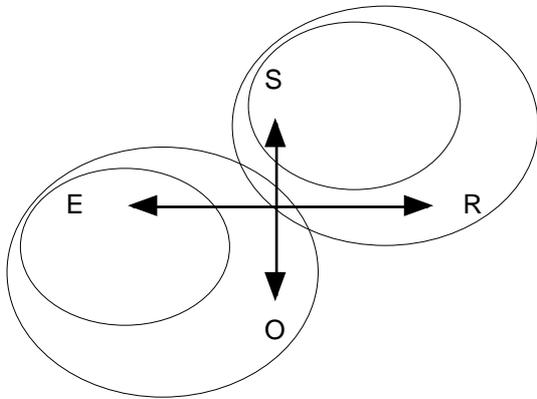
Là encore, la distinction ponctuelle n'est pas évidente pour les mêmes raisons.

On aurait donc un double découpage que l'on pourrait schématiser ainsi.



## À TRAVERS CHAMPS 10

Ne semble-t-il pas que  $E \in O$ , et  $S \in R$  ?  
Que gagne-t-on alors avec ce nouveau schéma ?



\*

Le 26 octobre

Le schéma n'a alors plus que deux termes. Disons : les choses, et les autres — que l'on peut interpréter comme pouvoir : pouvoir sur les choses, pouvoir sur les autres.

Suppose que tu tentes de maîtriser l'usage d'un logiciel. Tu lis le manuel, tu prends des notes, tu te parles à toi-même, etc... L'usage d'énoncés, ici, ne vise qu'un pouvoir sur l'objet.

Il est pourtant évident qu'en prenant le programme en main, tu éprouveras une satisfaction, peut-être une fierté, ou tu seras au moins rassuré sur tes capacités cognitives, ou encore, à l'inverse, tu douteras d'elles, ou de toi. Dans ce cas même, où l'énonciateur et l'interlocuteur se confondent, le pouvoir sur l'autre n'est pas négligeable. D'autant plus

que, lorsque tu auras ce programme en main, tu pourras toujours en tirer une supériorité sur un autre qui ne l'a pas, par exemple.

Les deux dimensions cohabitent toujours, comme, pour l'élève, le désir d'apprendre et de comprendre, et le désir d'être meilleur que d'autres.

Toute tentative d'étude de l'énonciation passe généralement par une schize. Soit recherche de la vérité (comment des propositions sont vraies), soit efficacité pratique (comment communiquer efficacement), avec, entre les deux, le vilain petit canard de la poésie, de la littérature, dont on s'est souvent débarrassé en la vouant à une fonction de mimésis. (Comme le fait Searle, dans « la réitération des différences » en réponse à Derrida, pour qui l'art ne ferait que feindre, soit la recherche de la vérité, soit l'efficace du discours.)

La science, en principe, énonce des propositions vraies. Elle doit donc, historiquement, changer de vérités comme de chemises. Si la vérité ne signifie qu'un reflet des choses, ce reflet, alors, est fugace. Sinon, elle est moins vérité que pouvoir, pouvoir réel sur le réel, qui se vérifie par l'inférence et l'expérience, et, surtout, qui s'exerce.

Si le mythe d'une vérité pure, d'une raison pure, pure de tout efficace, de tout empirisme, s'effondre, alors celui d'une « raison pratique » de la communication ne tient plus non plus.

\*

Jean-Pierre Depétris  
hiver 1999-2000

# Objet de doute

Pierre-Laurent Faure

Maître Caeiro est entré par mégarde chez moi alors que je travaillais à ce répertoire. Il s'est d'abord excusé, comme si, voyant mes objets, il m'avait surpris dans une situation intime.

J'étais nu, certes, mais cela n'avait pour lui aucun sens. Je l'ai même entendu me répondre en pensée à ce sujet voyant ma gêne : "que veux-tu qu'un homme nu m'évoque, ce n'est qu'un homme nu".

C'est de me surprendre alors que rien n'était prévu qui a créé un embarras. Un désordre innommable régnait entre mes dernières trouvailles et une poussière d'abandon envahissait les plus anciennes. Forcément il n'allait pas prévenir. Lui non plus ne savait pas. Le hasard de sa visite vaut aussi pour lui.

Il est reparti presque immédiatement. Il a pourtant eu le temps de tous les voir, en détail. Il est remarquablement entraîné. Et voilà ce qu'il a dit.

"Ce que nous voyons des choses ce sont les choses. Pourquoi verrions-nous une chose s'il y en avait une autre"<sup>(1)</sup>.

"Les choses n'ont pas de signification : elles ont de l'existence. Les choses sont l'unique sens occulte des choses"<sup>(2)</sup>.

Je dois désormais mettre un terme à ce recueil. Voilà ce que je me dis depuis.

"Aimer c'est penser". J'ai noté cette phrase extraite du "pasteur amoureux"<sup>(3)</sup> dans un des rares poèmes où le Maître oublie de sentir et se met à penser.

Je ne suis qu'un pasteur amoureux. Lorsque je vois un mouchoir ce sont des enfants, des femmes et des vieillards qui rient et qui pleurent. J'ai à peine le temps d'embrasser du regard une pinède que Maître Taligrot, le pasteur amoureux de son troupeaux, déboule et m'aveugle. Une barque et c'est la nuit, la célébrité, Nietzsche et son rhume de cerveau. Et tous ces objets ne sont qu'une loupe ou un filtre de ma pensée.

Je continuerai donc à énumérer tous les objets.

.....

1 Citée par Fernando Pessoa in "Le gardeur de Troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caeiro", Gallimard.

2 Idem.

3 Idem.

## À TRAVERS CHAMPS 10

### Objets de désir

#### Objets de base

Le plus dur à apercevoir chez une femme est le mou. Même nue, il est soigneusement replié sur lui-même et couvert d'un voile doux -ou parfois rêche, c'est vrai- des fois qu'elle oublierait de serrer les cuisses.

Chez l'homme, en revanche, la partie à apercevoir est la plus molle et aussi la plus dure. Elle est alors difficile à négliger. Son porteur sent les forces de son corps s'y précipiter tout entières et son cerveau vénère la mollesse.

Mollesse que la femme peut offrir en découvrant sa différence proche de la liquéfaction.

Et l'homme, cet imbécile de mâle, imite l'objet de son désir. Mou et mouillé il n'a plus rien d'autre à faire qu'à se retirer parmi le troupeau endurci des parleurs de mou.

A la fois molle et dure, la bouche de toute l'humanité prend le relais des négligences de la nature. Qu'elle soit le siège d'un peu d'habileté et elle pallie aux faiblesses du corps. Certes, il ne s'agit là que d'un jeu de l'esprit et c'est pourtant à s'y méprendre, pour peu que l'on s'entende. Le corps retrouve ses aspirations et enfin la bouche sa fonction première : produire des sons dépourvus de sens.

Et l'homme encore une fois impose son vocabulaire à la femme. Elle aurait pu conclure par dur tôt, il préfère parler de moutards.

\*



## OBJET DE DOUTE

### Objets de confusion

Les quelques centimètres qui séparent mon corps de la jeune fille située sur le siège devant moi dans l'autocar qui approche d'Aix-en-Provence, mon sexe en érection suffirait à les abolir. Mais je ne vois pas comment je pourrais passer à travers le fauteuil.

Je préfère regarder le bas-côté. Des tapis de fleurs violettes se tiennent à quelques mètres.

Ça, je sais ce que c'est : des genêts. Les fleurs violettes, par contre... Un héron cendré; je l'identifie aussi.

Le reflet dans la vitre me permet de détailler le visage de la fille du fameux siège. Elle est blonde -ce que je savais déjà, elle dépasse du haut du fauteuil. Elle est belle également. Quand elle met son pied au niveau de ses fesses en pliant sa jambe au maximum, son genou éclate dans le reflet. Elle a beau remettre sa jupe noire par dessus, celle-ci glisse, donnant la sensation d'une plus grande nudité encore. Seules les peaux très blanches peuvent parvenir à rendre un corps aussi impudique. Ce reflet de genou est plus érotique que les jambes chapeautées d'une mini-jupe qui se baladent l'été, fières de leur dorure.

Dans quelques minutes nous serons à Marseille. Elle disparaîtra sans avoir vu ne serait-ce que mon coude.

Tout ne se passe pas tout à fait comme prévu. Une fois descendus à Saint-Charles nous marchons de conserve en direction de la gare ferroviaire où m'attend le métro. La

beauté, la nudité, l'érotisme, c'est de l'imaginaire. Lors de cet ultime parcours, je jette nonchalamment mon regard sur elle, elle n'est pas exactement le reflet que je viens de décrire. Ses pieds sont trop gros, ses jambes trop fortes. Autant que je me souvienne je ne vois pas de poitrine, c'est dire. Quant à son visage, il n'est pas franchement engageant. Mais après trois heures coincé entre deux fauteuils recouverts d'une housse douteuse, cela peut s'expliquer.

La jeune fille de la première partie je la reverrais volontiers. Cette dernière je ne crois même pas pouvoir la reconnaître. Étant donné qu'il s'agit de la même personne et que ce n'est pas elle non plus, je ne devrais pas avoir trop de mal à la rencontrer à nouveau.

Avec un peu d'imagination je pourrais aller jusqu'à la croiser une fois par jour.

Je serai seul sur le boulo-drome du "bar des amis du Terrail", je siroterai mon café tiède au soleil déjà brûlant de dix heures. Je devinerai un genou blanc à travers la vigne vierge qui masque les escaliers qui montent vers le bar. Pas de doute, le genou, lui, descend. Je n'avais pas remarqué qu'elle avait des taches de rousseur. Sa blancheur m'avait paru absolue. Le même genou à travers la vigne ou par l'intermédiaire d'une vitre est forcément différent. Et les taches de rousseur me conviennent assez bien désormais.

Ah mais non, c'est Jean-Pierre Depétris en short. J'avais rendez-vous. Où avais-je la tête ?

# C'est ainsi

Francine Laugier

Je n'avais pas autre chose à dire :  
c'est ainsi.

\*

J'ai grandi dans le silence. Puis j'ai  
gardé le silence. Aujourd'hui j'ajuste  
mes mots.

\*

« Retrouver un chant », disait-elle.  
« Oui, mais que ce chant ne devienne  
pas une idole. Qu'il reste la parole  
donnée., qu'il reste la parole qui lève. »

\*

J'imprime dans ma tête des visions  
éclatantes comme ce champ de  
lavandes, quand, le matin, j'ai ouvert  
la porte du cabanon où l'on m'avait  
accueillie.

C'était plat et vaste, à perte de vue  
ce bleu. Je m'allongeai pour mieux  
voir. Rien ne bougeait. L'odeur  
envahissait mes narines. Et je remuais  
dans ce calme, rien ne me portait, du  
soleil plein les yeux.

\*

Quand un poète parle de sa région,  
de son pays, tout reste ouvert. Quand  
un philosophe pense la nation, alors les  
frontières se dressent comme autant de  
boucliers, sans que la main desserre la  
flèche.

\*

Et je me souviens qu'avec cet ami  
j'ai partagé des instants inscrits comme  
la croix que l'on fait sur le pain.

« Abandonner l'entr'aide et tout  
devient état, ou société, comme l'on  
voudra » disait-il.

\*

Elle regrettait les années des revues,  
les années quatre-vingt. Puis tout est  
passé par les bibliothèques ou les  
centres de poésie.

Il faut vivre avec son temps. Mais  
l'ordinateur, l'ordinateur, qu'elle prise  
de tête ! Après tout, elle est d'un autre  
siècle.

\*

La table de ping-pong ouverte.  
Pourtant, combien est désolé ce parc.

\*

## C'EST AINSI

Son âme noie son esprit. Elle était entraînée. L'idée qu'elle pouvait mourir là, loin de chez elle, lui était insupportable.

Lui, c'est de ne pas voir le ciel. En montagne quand il ne voit pas l'horizon, il est pris de vertige.

\*

Les coquelicots dans la gouttière. Je passais, rue Fort du Sanctuaire.

\*

Quand elle était enfant, elle écrivait sur des carnets d'épicier que son frère lui avait ramené du marchand. Elle s'est habituée à écrire le peu de sa vie.

Stylo en main, je trace. Je suis têtue.

\*

Qu'importe la lassitude, sous un édredon en plumes.

\*

Le vent de la mer est tombé. De la colline brumeuse je ramène du thym.

\*

La barrière. Derrière, les chats sauvages. Je les appelle.

Presse ton pas, avant que ne t'avale l'ombre qui s'agrandit.

\*

Quand elle se rendit compte que tout brûlait, elle sentit son cœur battre si vite. Elle savait que son corps se consumait lentement. Mais ce n'était pas voir sous ses yeux tout se consumer sans flamme.

Est-ce que tout se reproduisait dans un feu sans flamme ? Plus de reproduction. Un cercle fermé. Tout ce qui existait se consumait.

Son cœur battait vite de voir tout se consumer dans un feu sans flamme.

\*

Aujourd'hui les hommes sont montés si haut, sur le poteau électrique.

Décembre, l'ombre est grande, si grande, en traversant la carrière.

\*

Si je dis « j'aime bien ce tableau », « j'aime bien », vaut un peu moins qu'aimer. Mais si je dis « j'aime bien sa démarche », « aimer bien » alors vaut autant qu'aimer.

J'aime bien ce temps neigeux, surtout si les fêtes sont là. J'aime ces fleurs qui s'ouvrent et se ferment, et se penchent vers le soleil. J'aime écrire ce qui vient.

\*

## À TRAVERS CHAMPS 10

J'aime bien passer par cette rue. A portée de main ces maisons basses, aux fenêtres fleuries. La rue est étroite, sans voiture, on marche en plein milieu. J'aime bien cette rue, où je croise l'homme au chapeau. J'aime bien cette rue, où il me prend d'imaginer habiter. J'aime le nom de cette rue : rue des Neiges. Alors qu'ici ne battent que le soleil et le mistral. J'aime bien faire ce détour pour arriver jusqu'à chez moi. Quand je me rends au bar-tabac, où au marchand de journaux, je fais le détour, je passe par la rue des Neiges.

\*

J'aime cette chanson de Barbara. Elle me fait penser à mes temps anciens. Quand un fatalisme ne m'empêchait pas d'agir. J'avais alors les cheveux longs et les jupes courtes.

Quand je portais sur moi l'adresse de l'amant. Quand ma brutalité prenait les gestes d'une princesse. Alors l'harmonie du temps et de l'espace, et mon front défilaient. Et sur un carnet j'avais écrit "il est mourant et je le hais".

Alors le mouvement du soleil allait avec la paye, et le soir au bar, on buvait du vin rosé.

\*

J'aime bien nourrir les chats dans la rue pentue. J'aime Mitsounette, cette petite chatte fidèle. J'aime la caresser, l'entendre ronronner.

Toutes les deux ont fait "la tente" avec le lit. On s'engouffre dedans, et avec mes jambes que je remonte, je fais de l'espace et de l'air.

J'aime les chats de toutes sortes.

\*

C'était le dix-sept janvier à dix-sept heures moins le quart. Une bouteille en plastique pendait à une ficelle dans le jardin, sans doute pour attraper les insectes.

\*

Dire sa peur l'augmente. Dire sa peine l'atténue.

\*

Il lui arrive qu'on frappe à sa porte pour lui demander un ainsi soit-il.

Il lui arrive aussi d'oublier d'éteindre sa lampe de chevet.



*Février 2000*

# LA POÉSIE CONTEMPORAINE

## Du monde clos à l'univers infini

Jean-Pierre Depétris

### Préface

Alexandre Koyré a intitulé un de ses ouvrages sur la révolution galiléenne « Du monde clos à l'univers infini ». Le germe de Galilée et de quelques-uns de ses contemporains a levé, et le même titre vaudrait pour la poésie contemporaine. La culture fut un monde clos, au moins jusqu'au début du vingtième siècle. On parvenait à y distinguer ce qu'un individu cultivé devait connaître, et l'on savait à peu près concevoir l'enseignement nécessaire pour former un tel individu.

Il y avait des lieux, des institutions, des structures, qui étaient ceux de la culture et du savoir. L'institution a cédé le pas à la notoriété, au succès, qui ne peuvent absolument pas assumer la même fonction. On tend pourtant à l'attendre : celle d'ordonner, de hiérarchiser. Peine perdue. On cloisonne aussi pour ordonner ; on ne peut qu'émietter, et rendre l'ordre plus inaccessible encore.

Pourtant le défi demeure : comment ne pas perdre mon temps à réinventer ce qu'un autre vient de trouver non loin de moi ? Comment faire pour qu'un possible partage toujours plus large de l'action, de la réflexion, de la création... ne retombe pas dans un enfermement sur soi ?

En définitive, l'entreprise commerciale et ses techniques de management furent un des

rare domaines où l'on parvint encore un peu à gérer un univers tendant vers l'infini, mais dans un monde clos.

La culture — ne cherchons pas à la définir mieux — paraît occuper toujours plus de monde. Elle les occupe en professionnels ; elle les occupe plus encore en consommateurs, au point qu'elle paraît parfois devenir la finalité de toute production, le sens ultime de tout le cycle. Elle phagocyte l'information, la publicité, l'enseignement, la recherche... Elle me fait penser à la carte à l'échelle 100% qu'avait imaginée Borges, une carte qui recouvrait tout son territoire. Que va-t-on finir par faire avec ça ?

Je n'ai pas de réponse à ces questions, et je ne les cherche pas vraiment, si ce n'est techniquement, car je ne les cois pas encore accessibles. Je me satisferais d'apporter quelques pièces au dossier, comme ce texte qui va en rejoindre d'autres : Remarques provisoires sur le numérique ; Problèmes contemporains de l'écriture et de l'édition ; Thèses sur la poésie contemporaine ; langage, logique & pensée. <sup>(1)</sup>

En 1997, ATC 2/3 publiait une page de Jean-Marc Bailieu appelant à un symposium sur la poésie contemporaine de langue française. Les réflexions qu'il y a suggérées ont alimenté les miennes ; c'est de cela qu'il s'agit ici.

(1) Accessibles sur mon site : <<http://jdepétris.free.fr>>

### I. La poésie en procès

Il est devenu un lieu commun de dire que la poésie contemporaine serait médiocre, un lieu commun sur lequel les poètes contemporains eux-mêmes, plus que quiconque, semblent s'accorder, et l'on n'ose pas leur demander s'ils se trouvent eux-mêmes des poètes médiocres ou si leur jugement concerne les autres. Je ne partage pas ces avis. Je constate seulement que dans la poésie contemporaine ne dominent pas

quelques grands personnages, et que l'œuvre de ceux qui pourraient prétendre à en tenir lieu est difficilement discernable.

La production poétique ressemble à un essaim dans lequel on distingue aussi mal des œuvres originales que de larges courants qui pourraient s'y dessiner. L'erreur ne consisterait-elle pas alors à y chercher ce qu'elle ne contient pas ?

Jean-Marc Baillieu a entrepris une étude

## La poésie contemporaine, du monde clos à l'univers infini

fort intéressante de la Poésie Contemporaine de Langue Française (PCLF), une étude dans laquelle celle-ci se confond presque entièrement avec son procès de valorisation. Une telle approche pourrait être critiquable, mais elle est aussi justifiable. Tout d'abord, elle est un excellent moyen d'observer la PCLF en procès. L'édition, les ventes, les prix, les subventions ne sont pas des compartiments étanches en aval de la création. Ce point de vue a aussi le mérite d'affirmer explicitement ce qui n'était qu'implicite, et de le rendre donc accessible à la critique.

Ce qui n'était qu'implicite est que la valeur d'une œuvre est posée comme dépendant exclusivement de sa reconnaissance. Par exemple, une œuvre publiée chez POL a

nécessairement plus d'importance, quoiqu'il advienne, qu'une œuvre publiée par Fourbi. Un auteur résident à la Villa Médicis a plus d'importance qu'au CIPM. Peut-être l'importance de l'éditeur ou de la résidence pourrait être soumise à changement, et ferait ainsi changer celle de l'œuvre ou de l'auteur, mais l'inverse ne saurait s'envisager. Un auteur ne peut changer de valeur qu'en changeant d'éditeur, à moins que la valeur de l'éditeur elle-même ne change.

Tout ceci était très bien connu — mieux, la connaissance de ces subtils mécanismes s'identifiait même complètement à la connaissance littéraire — mais d'une façon trop instinctive, trop proche du réflexe, pour donner prise à un regard critique et constructif.

### II. La tendance actuelle du procès économique

#### **2) Procès de valorisation et procès de production**

Le procès que dévoile Jean-Marc Baillieu pourrait en cacher un autre. Ce procès de valorisation de la PCLF pourrait n'être qu'une bulle gonflée avant qu'elle n'éclate, à moins qu'elle ne repose sur un autre procès de production réel. Y a-t-il donc une réelle production de la PCLF (une PPCLF), et si oui, est-elle définitivement médiocre ?

Il me semble que le procès de valorisation étouffe largement celui de production, et que l'étouffement de ce dernier limite à son tour les possibilités de valorisation. Il y aurait donc bien production de médiocrité, mais dans la mesure où le procès de valorisation a un impact réel sur la production, et celui-ci conditionne cela.

#### **3) La conception est-elle encore marginale au procès de production ?**

Il serait alors peut-être temps de se donner une vue plus générale du procès de production dans son ensemble, et plus seulement sur celui de la poésie.

Toute la révolution industrielle, qui va de la Révolution Française au taylorisme et au fordisme a eu un caractère saillant : elle réduisit le travail à une quantification temporelle qui s'identifia à la valeur. Elle y parvint à travers un gigantisme industriel qui dévalorisa et déqualifia le travail. Certes, ceci n'est vrai que formellement. Dans la réalité, on sait que les pays les plus riches ont

toujours été ceux dont la main d'œuvre était la plus qualifiée, mais la tendance de l'ère industrielle va dans ce sens. Or cette tendance est contradictoire — dialectique, dira-t-on : moins l'ouvrier doit être habile et instruit dans sa chaîne, plus le procès du travail est savant, plus il fait appel aux sciences les plus sophistiquées. Parallèlement à la dévalorisation du travail et à la baisse tendancielle du taux de profit qui met en danger la survie du système de valorisation, il doit bien se développer une sur-valorisation d'une autre forme de travail, un travail de conception et d'invention, avec ses chercheurs, ses techniciens et ses ingénieurs. Cette part marginale au début du siècle dernier est devenue déterminante aujourd'hui.

#### **4) De la difficulté de quantifier la conception**

Le rapport est évident entre la déqualification du travail et sa réduction à une simple durée. Si le travail ne nécessite aucune aptitude ni aucune formation particulière, n'importe quel groupe d'ouvriers, pendant la même durée, fera exactement la même quantité de travail qu'un autre groupe du même nombre. Dans la pratique, ce cas n'a été qu'assez rarement vrai, mais la tendance générale est allée dans ce sens jusqu'à la fin du vingtième siècle, et cette seule tendance suffisait à créditer le principe. Elle l'accréditait même si bien qu'on ne vit plus la nécessité d'un référent étalon, comme le fut

## À TRAVERS CHAMPS 10

l'or, et que le capital a fini par s'idéaliser entièrement.

Pourtant, dans le même temps, la tendance s'est infléchie puis renversée avec une importance croissante de la qualification. Celle-ci tendrait bien à remplacer le temps comme référent de la valeur, si sa quantification était aussi aisée, mais ce n'est pas le cas, même à tenter de la ramener au concept d'information.

### **5) Le travail de conception n'a pas de place formelle dans le système**

La poésie est une marchandise comme une autre dans l'échange marchand. Elle se présente sous la forme de livres ou de revues, dont le prix correspond à la somme de travail nécessaire à leur production. Ce prix comprend la somme versée à l'auteur, au titre d'un droit d'auteur comparable au brevet d'invention dans d'autres secteurs, si ce n'est qu'il garantit à l'auteur plus de droit sur l'usage possible de son travail. Le prix de ce droit d'auteur est donc déterminé par la somme de travail nécessaire à la production de l'ouvrage imprimé.

Le travail concepteur, qu'il soit ou non d'auteur, se prête mal à toute quantification, et pas seulement en temps. Un travail de conception n'a pas les mêmes caractères qu'un travail de reproduction. Si, comme tout travail, il prend du temps, il n'est pas propre à être quantifié par ce temps. Le concepteur peut rester longtemps stérile et devenir très productif sur une courte période. Les concepteurs ne sont pas non plus

interchangeables. Fini le mot d'ordre « personne n'est irremplaçable ». Personne n'est remplaçable au contraire. Changer de personne revient à changer de projet. Sa quantification en monnaie ne saurait qu'être arbitraire, et surtout tautologique, si la monnaie est en dernière instance quantifiée par le travail vivant. Tant que le travail de conception reste une part marginale du travail de reproduction, il est facile de faire dépendre l'une de l'autre, si le rapport s'inverse, plus rien ne saurait avoir de prix, ce qui, sous bien des aspects, paraît devenir le cas.

On ne peut entrevoir les conséquences de telles remarques sans comprendre ce qu'est un système. Le système marchand est un système d'exploitation dans le même sens que ce que l'informatique appelle ainsi. Ce n'est pas un régime politique, ni quelque chose de sociologique ou de culturel, mais de structurel : un système automatique d'information-réponse.

Une telle tendance à l'accroissement du travail de conception sur le travail de reproduction met en danger le système, sans que personne d'ailleurs n'ait à le vouloir. Il est assez notable que toutes les composantes politiques actuelles (partis sociaux démocrates ou libéraux, mouvances citoyennes, écologistes, droites nationalistes, néo-communisme, technocrates supranationaux, syndicalistes, et même mouvements de résistance armés de tous ordres) affichent des préoccupations « régulatrices », pour ne pas dire conservatrices.

### III. Le marché du livre et l'interventionnisme culturel

#### **6) De ce que le livre ne caractérise pas une activité culturelle**

La France s'est tout particulièrement distinguée par sa volonté de régulation en matière de culture, sans aboutir, semble-t-il à des résultats exaltants. Qu'en est-il à ce propos de la PCLF ? Elle est naturellement associée au livre et à la lecture publique.

Ces notions de livre et de lecture publique sont assez curieuses. Ou bien le livre et l'édition constituent un secteur de l'économie, et le livre est alors une marchandise comme une autre, ou bien c'est une activité culturelle, au même titre que le cinéma, le théâtre, les beaux arts, la chanson... Or le livre ne caractérise pas la seule activité littéraire, mais

toutes les activités humaines. Qu'on fasse du ski, de la cuisine, de la politique ou du commerce, on consultera des livres, et peut-être même on en écrira.

S'il existe donc une littérature, et même une poésie, elles ne sauraient se distinguer par la seule production de livres, d'autant que l'écrivain contemporain se limite de moins en moins à une telle production. Sans parler du traditionnel théâtre, le cinéma et le téléfilm sont des débouchés naturels de la production romanesque, et peut-être leur seule consécration ; et la PCLF se plaît à la performance, à l'installation et à toute sorte de machins sans lien direct avec la librairie.

## La poésie contemporaine, du monde clos à l'univers infini

### 7) L'industrie du livre est-elle une industrie de loisir ?

Si l'on veut voir dans le livre une marchandise comme une autre, on pourrait se poser cette pertinente question : « L'industrie du livre est-elle une industrie de loisir ? » Éluder cette question revient à répondre par l'affirmative. Rien n'est pourtant moins sûr.

Et la PCLF, est-elle une activité de loisir ? Le supposer ouvre une nouvelle question : Serait-ce la production ou la consommation de poésie qui constituerait un loisir ? Le fait est que la distinction entre production et consommation n'y est pas très nette. Les principaux, peut-être les seuls, consommateurs de la PCLF sont ses producteurs (la consommer conduit d'ailleurs irrésistiblement à la produire), ce qui ne caractérise pas les activités de loisir, mais plutôt la recherche intellectuelle, science, philosophie, mathématiques... On n'y participe qu'en produisant.

Si on admet cependant qu'il s'agit d'une activité de loisir, le poète est décrédibilisé. Il n'a pas de public, de consommateurs. Il ne saurait donc être "pro", au sens tout à la fois de professionnel et de producteur. Pour se prétendre tel, il lui faut soit trouver un autre public, soit dénier que son public soit ses pairs. Il doit faire en sorte que les consommateurs ne produisent pas, ou qu'il ne puissent eux aussi accéder au statut de pro. La grossièreté d'une telle posture, ou plutôt d'une telle imposture, saute aux yeux. Ce sont pourtant de tels raisonnements, tenus au premier degré, qui font la substance des rencontres, tables rondes et colloques réunissant les auteurs, les éditeurs et les autres nombreux acteurs de la vie culturelle.

### 8) Sur le procès de production du livre

« Le livre n'est pas une marchandise comme les autres. » Cela dit explicitement qu'il en est une, mais sous-entend aussi implicitement qu'il serait soumis aux anciennes lois de la productivité qui ont pourtant changé. Il faudrait donc réguler l'économie du livre pour lui permettre d'assurer son service public.

Le temps nécessaire à écrire un livre va de plus d'un mois à plusieurs années. Tout dépend du livre, bien sûr, et de l'auteur, de sa fréquence de travail. Qui saurait dire quand un auteur travaille et quand il cesse de travailler ? Admettons qu'il faille un an.

Au début du siècle, les 12% de droits

d'auteur comparés au travail socialement nécessaire à la production d'un livre, plaçaient le revenu vraisemblable de l'auteur un peu au-dessus du salaire moyen d'un ouvrier du livre. Ce même pourcentage, aujourd'hui ramené à 10, 8 ou 4%, se réduit à un simple défraiement.

Imaginons 100 000 ventes d'un livre à cent francs avec des droits d'auteur de 10%. L'auteur gagne donc 1 000 000 francs pour un travail d'un an, ce qui est confortable. Ce cas est pourtant exceptionnel et ne concerne de toute façon pas la poésie contemporaine, où même les succès sont dix, cent fois et davantage inférieurs. Le prix moyen du livre est inférieur à cent francs, et les droits d'auteurs à 10%, quand ils ne se réduisent pas à des ouvrages gratuits.

Cela signifie que le travail d'écriture n'intervient pas dans la constitution de la valeur du livre ; ou encore que si le livre est une marchandise, l'écriture n'est pas un travail.

### 9) Si la conception est réellement déterminante, elle demeure formellement marginale dans l'économie de l'édition

Si la part de l'auteur est en voie de disparition, le coût d'impression est en nette diminution. Ce coût est variable selon la quantité, sauf pour des tirages très faibles, ou d'une qualité exceptionnelle, il est une part mineure du prix à l'unité.

Le coût de distribution baisse aussi, mais sa part grossit et dépasse nettement la moitié du prix du livre. La quantité tend aussi, naturellement, à la réduire. Envoyer dix livres à un libraire ne demande pas plus de travail qu'en envoyer un seul.

La seule part de travail difficilement compressible est l'édition proprement dite. Or celle-ci est largement transférée sur l'auteur lui-même qui, de plus en plus fréquemment, transmet son travail directement numérisé et vérifié par des programmes de correction orthographique et grammaticale.

Supposons qu'au début du siècle, ou plus avant, les différents revenus, quoique fixés forfaitairement, aient à peu près correspondu à des parts réelles du travail socialement nécessaire. Rien n'est plus hasardeusement quantifiable, mais les douze pour cent de droits d'auteurs pouvaient avec quelque vraisemblance correspondre à la part du temps qu'avait consacré l'auteur à écrire son livre. Aujourd'hui, le rapport économique

## À TRAVERS CHAMPS 10

formel, moins aisément quantifiable que jamais, n'a plus aucun rapport avec un quelconque travail réel. En aucun cas le travail socialement nécessaire pour amener le travail de l'auteur dans les rayons d'une librairie ne sauraient égaler celui qu'il consacra à l'écrire. Du point de vue du rapport de production réel, le travail de conception a gagné en importance et constitue la part essentielle ; du point de vue de la formalisation économique et juridique, il est en voie de disparition pure et simple.

### 10) La littérature de loisir comme modèle du marché

Il existe cependant une littérature de loisir nettement identifiable, pour laquelle ces conditions sont très acceptables pour l'auteur. Il suffit, soit qu'il écrive très vite, ce qui n'est pas très difficile pour une littérature de basse qualité et largement stéréotypée, soit qu'il s'assure de nombreuses ventes, des traductions, des adaptations cinématographiques ou télévisuelles. Il existe de nombreux écrivains dans ce cas, pour qui les conditions actuelles du commerce du livre sont très acceptables. On ne saurait sans mauvaise foi dénigrer une telle littérature systématiquement, dans le second cas du moins. D'Umberto Eco à Stéphan King, de Pierre Boule à Ray Bradbury, on ne peut parler d'une littérature de seconde zone, loin de là. Elle ne caractérise cependant pas l'ensemble du commerce du livre ni de la littérature. La fracture ne cesse au contraire de s'élargir entre cette littérature et les autres publications, pas seulement la PCLF, mais aussi bien la recherche, les éditions universitaires, etc...

Il serait d'ailleurs fallacieux de ne voir là que des départements d'une seule activité qui ne serait même pas la littérature, mais le livre, l'industrie et le commerce du livre.

### 11) Poésie contemporaine et lettres françaises

La poésie contemporaine n'a que peu de rapport avec la culture et les loisirs, ou avec l'*entertainment*<sup>2</sup> ; elle est même la seule

façon d'aborder la littérature d'un autre point de vue. Ceci n'est pas propre à la seule poésie contemporaine de langue française. Si l'on se place d'un point de vue mondial, la poésie contemporaine de langue française occupe pourtant une place bien plus importante que ne le justifierait l'audience de la langue — y occupait, devrait-on peut-être déjà dire, car les raisons en sont principalement historiques. La poésie contemporaine est aussi centrale dans les lettres françaises, que les lettres françaises sont centrales dans la poésie contemporaine.

Pourquoi cette place de la langue française, et non anglaise ou allemande aussi bien ? Pourquoi Paris a-t-il tenu cette place que n'a pas tenu Londres, par exemple, ou Berne, Copenhague, Hambourg ou Bruxelles, ou encore les États-Unis qui, au vingtième siècle, n'étaient plus une puissance marginale ? Ou demandons-nous plutôt comment ?

Qu'est-ce que la vie culturelle parisienne avait de particulier par rapport à ces autres capitales ? — La même caractéristique que les autres capitales du sud, italiennes, espagnoles, portugaises, avant que des dictatures ne les bâillonnent. L'université y était moins structurée, et permettait l'existence d'une vie intellectuelle plus autonome que dans le monde anglophone et germanophone, où l'on ne pouvait être qu'un *Doctor* vivant de ses revenus universitaires, ou un écrivain nourri de ses droits d'auteurs. L'intellectuel français ou méditerranéen n'était qu'accessoirement l'un ou l'autre et pouvait bien n'être aucun des deux.

La France est arrivée à entretenir un véritable milieu intellectuel en marge de l'institution universitaire aussi bien que du commerce du livre et des arts, comme des institutions et même des mouvements politiques, et qui maintenait son autonomie en jouant un peu de tous à la fois.

Notons que c'est ce qu'ont paru tenter de maintenir les successifs ministères, mais avec un incertain succès. En tentant de l'entretenir, ils ont menacé son indépendance, sans pour autant le protéger du commerce, de la reconnaissance universitaire ni des enjeux politiques, au contraire. Cette dépendance est cependant moins grande qu'on pourrait le craindre, en ce qui concerne la PCLF, principalement parce que très peu d'argent y est en jeu et y est nécessaire.

---

<sup>2</sup> L'Anglais a un terme qui manque à la langue française, celui d'*entertainment*. L'association de « culture » et de « loisir » ne le rend que très imparfaitement. « Loisir » a une dénotation trop passive, et « culture » est trop prétentieux. Il y a de l'entraînement et de l'entretien dans *entertainment*. On peut tout en s'amusant entretenir et entraîner son esprit comme son corps.

## La poésie contemporaine, du monde clos à l'univers infini

### 12) Le travail de conception littéraire est marginal par rapport à celui de reproduction de l'écrit, car il se limita longtemps à un investissement de travail vivant

Écrire n'a jamais coûté très cher. Avec l'invention du stylo bic, l'investissement a avoisiné le zéro absolu, tant qu'un éditeur a été capable de lire un véritable manuscrit. Aujourd'hui, écrire confortablement demande un certain investissement. Un ordinateur et une imprimante, qui ne resteront performants, voire utilisables, que quatre ou cinq ans, coûtent bien 10 000 francs, auxquels il faudra ajouter au moins quelques trois cents francs trimestriels d'encre et du papier. Il n'est pas concevable d'écrire, comme de faire quoique ce soit, sans lire des ouvrages y affairant, et on aura du mal à maintenir un budget mensuel de 400 francs. Ces chiffres peuvent naturellement être compressés ou augmentés, mais l'activité d'écriture doit bien coûter en un an l'équivalent d'un salaire mensuel, ce qui n'est pas négligeable, mais reste accessible, même si l'on n'en tire aucun revenu.

Quand écrire ne coûtait rien, publier, au contraire, revenait cher. Une entreprise d'édition était nécessaire, ou bien l'auteur devait être fortuné, sinon il devait se regrouper avec d'autres autour d'un mouvement et d'une revue. Les trois solutions étaient fréquemment conjuguées. Maintenant la tendance s'inverse. Dès qu'on a de quoi écrire, publier n'est plus un problème. Avec l'internet, écrire et publier deviennent même exactement la même chose. Être lu est naturellement une autre affaire.

## IV. Introduction à la contemporanéité

### 14) L'anarchisme et la mécanique quantique

L'époque moderne (du XVII<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle) fut obsédée par l'ordre. On y était persuadé que rien de bon ne pouvait advenir hors du contrôle d'une raison éclairée. La science de cette époque était bâtie sur la collecte de données débouchant sur des résultats prévisibles. La contemporanéité a émergé de prémisses bien plus anarchistes. Elle est même apparue avec l'anarchisme, et aussi avec la mécanique quantique. La mécanique quantique est à la source de tous les outils contemporains, des plus sophistiqués à ceux de la vie de tous les jours.

On peut remarquer que presque toutes les revues et les petites éditions de poésie contemporaines, depuis une vingtaine d'années, ne reposent que sur une ou deux personnes. Ceci est souvent facilité par des subventions, mais elles ne suffiraient pas à le rendre possible, et les cas ne manquent pas qui peuvent s'en passer.

### 13) La PCLF et la contemporanéité

Si l'on considère la PCLF comme un département du livre, il est certainement en crise. Si on la considère pour ce qu'elle est, elle est au contraire dynamique, en expansion et en mutation perpétuelle. Elle n'a certes pas de public hors d'elle-même, mais elle constitue un large milieu de production et d'échanges, en marge du système marchand. (À moins que ce ne soit le système marchand qui reste à sa marge.)

Elle est une constellation dont personne ne saurait faire la cartographie, un enchevêtrement de réseaux dont, d'où que l'on se trouve, on ne peut avoir une vue générale. Ce caractère qui lui est inhérent la rend réfractaire au marché, qui a besoin d'ordre, de plans et de prospectives. Non seulement cette constellation n'est pas cartographiable, mais on ne saurait en distinguer les contours et donc en concevoir la taille.

On pourrait en déduire que la PCLF est à l'opposé d'une époque qui veut tout quantifier et structurer, si ce n'était le contraire. Elle est plutôt symptomatique d'une époque qui ne craint pas le chaos, qui a appris à le concevoir et le domestiquer.

Elle inaugure aussi, en ce qui concerne la pensée théorique, une attitude nouvelle. Elle rompt avec le déterminisme laplacien. La détermination d'un ensemble (par exemple un faisceau de particules) ne dépend pas de la détermination de ses éléments.

Même si l'ancienne pensée domine encore toutes les idéologies, elle ne domine qu'idéologiquement. La poésie contemporaine est au contraire très caractéristique de la contemporanéité où la connaissance n'implique pas de tout connaître, ni même la vue d'ensemble.

C'est la principale raison pour laquelle je ne me résous pas à affirmer que la poésie

## À TRAVERS CHAMPS 10

contemporaine soit médiocre. Qu'est-elle en réalité ? Personne n'en a une vue d'ensemble. Parmi les quelques poètes que l'un ou l'autre connaît, que connaît-il exactement de leurs œuvres ? Il est extrêmement difficile d'avoir accès à toutes les publications, à faible tirage et mal distribuées, et quand on y parviendrait, ce ne serait qu'une part émergée de l'iceberg.

### 15) Nouvelles méthodes ou nouvelles technologies

Le monde contemporain ne devient pas seulement plus complexe dans le sens d'une multiplication quantitative des données. Si au lieu d'un César à la tête d'une empire, il y en a un nombre indéterminé, nous n'avons pas à faire avec un empire plus complexe, mais à une autre chose qu'à un empire et à des Césars. L'ordinateur qui pourrait nous aider à classer les données ne nous serait peut-être pas de la plus grande utilité pour la comprendre, et le flot d'informations inutiles sous lequel il nous noierait ne serait pas nécessairement pertinent. Les nouvelles technologies ne sont pas d'un si grand secours qu'on le dit pour les anciennes méthodes.

L'époque moderne fut marquée par de grands hommes, leaders, chefs, savants, auteurs..., et il était aisé de prendre appui sur des personnages saillants pour articuler les faits et les idées. Ce n'est plus le cas.

Je ne parle naturellement pas ici d'une idéologie qui se substituerait à une autre ; je parle de méthodes de travail, et même de calcul. La poésie contemporaine est avant tout contemporaine de ces méthodes là. La science moderne fut basée sur des faits et des lois prédictibles qui deviennent de plus en plus rares dans les modèles contemporains aux données stochastiques.

### 16) La poésie sera faite par tous

Il ne serait certainement pas pertinent de tenter une exhaustion de la poésie contemporaine par des méthodes d'échantillonnage ou autres. Il serait plutôt utile de comprendre d'abord ce qui s'y dessine. Tout d'abord, l'aspect compétitif, tel que l'induit le procès de valorisation, prix, reconnaissance, ventes..., lui est essentiellement étranger.

La poésie contemporaine ne recherche pas l'exploit. Rien n'est plus étranger aux préoccupations du poète contemporain que l'idée qu'il ferait quelque chose

d'extraordinaire qu'un autre serait incapable de faire aussi bien. La virtuosité ou le talent sont plutôt suspects dans la poésie contemporaine. Il n'est pas nécessaire de s'y frotter beaucoup pour le sentir.

Ce que cherche le poète contemporain est plutôt de l'inattendu, un regard inusité qui révèle de l'inattendu. On pourrait parler d'un romantisme à l'envers. Le romantique attendait de l'inspiration, du *föhlung*, qu'elle lui fasse produire des œuvres hors du commun. Le poète contemporain attend plutôt d'un jeu d'écriture, somme toute assez formel et plutôt futile en soi, qu'émerge « quelque chose ». Sur ce quelque chose, sur l'enjeu qui y est mis, les différences peuvent devenir plus importantes.

### 17) Poésie et genres littéraires

La poésie contemporaine est étrangère à la notion de genre. Elle n'est pas plus un genre littéraire qu'elle ne contient des genres de poésie.

La littérature contemporaine qui n'est pas de la poésie est, elle, au contraire déterminée par la notion de genre. Le roman y est le genre dominant, ce que fut le théâtre sous l'ancien régime, la voie royale pour se faire reconnaître comme écrivain. Les autres sont l'essai, la nouvelle, le journal, la biographie, l'autobiographie, la science fiction, le roman policier, pour les principaux. La science fiction et le roman policier ne sont pas des sous genres du roman mais des genres à part entière.

Des règles de genre très précises se sont fixées au cours du temps, même en ce qui concerne les possibles libertés avec ces règles. La poésie contemporaine n'est pas un genre parmi ceux-là. Quelques quarante ans plus tôt, un nouveau roman a bien failli exister. Ce qui entraînerait alors dans cette catégorie serait immédiatement aujourd'hui assimilé à de la poésie.

Ceci change le statut de l'œuvre. Lucot, Garnier, Roubaud, Heidsieck, Guyotat produisent des œuvres qui, même en tant qu'objets physiques, ne sont pas faites pour s'aligner sur le même rayon. L'impression d'une œuvre d'Heidsieck est aussi problématique que l'audition d'une de Garnier.

### 18) Poésie contemporaine et théorie

Si l'œuvre de genre permet à la critique l'infinie paraphrase, la poésie n'en permet quasiment pas. « Elle dit ce qu'elle dit en le

## La poésie contemporaine, du monde clos à l'univers infini

disant », pour reprendre Roubaud. Ainsi la distinction entre œuvre et théorie devient à son tour problématique. Tout poète tend vers la théorie sans devoir en faire. Et quand il en fait, un soupçon plane sur elle, comme si elle ne pouvait se distinguer totalement, comme théorie, de l'œuvre littéraire.

Le nouveau roman avait lui aussi approché cela dans les années soixante. À se dédoubler comme l'avaient fait les nouveaux romanciers entre écrivains et théoriciens, ils rendaient cette division suspecte, ne serait-ce que parce que les romans et la théories ne pouvaient se lire qu'en regard l'un de l'autre.

En réalité, les poèmes ne tiennent pas une grande place dans la poésie contemporaine, même s'ils tiennent, au cours du siècle, une place prépondérante dans les éditions et les

ventes. Ce qui surnage, dans la galaxie de la PCLF, ce sont plutôt des écrits plus ou moins théoriques, ou encore des carnets, des études, des manifestes... .

Les poèmes, les œuvres de création y tiennent plutôt la place d'échantillons et de champs d'expérience, avec des limites d'ailleurs assez floues avec les précédentes. Nul doute que *Tel Quel* a plus d'importance que *Le Cimetière marin*, le *Manifeste du Surréalisme* que *Signe ascendant*, le *Théâtre et son double* que *le Pèse nerfs*, par exemple.

Ce qui fait la poésie contemporaine est simplement ce qui fait la différence entre *Equador* et un simple journal de voyage, ou entre *Ailleurs* et de la science fiction : à peu près rien.

### V Poésie contemporaine et langage

#### 19) La poésie et la langue

Affirmer que la poésie contemporaine soit accessible à tous peut choquer. Le contraire entendrait-il qu'elle nécessite des aptitudes innées ou un long apprentissage ? Elle exige peut-être une expérience, mais cette expérience est accessible à tous. À ce compte, on pourrait en dire autant de la science, qui se distingue ainsi de la prestidigitation. Cette dernière demande habileté innée et long entraînement en plus de la connaissance pratique des propriétés des matériaux. La science n'exige en principe qu'une tête bien faite. Tout y est en principe accessible et vérifiable par la seule raison. L'habileté et la truchement, la virtuosité disons, n'y fait pas vertu, au contraire. Cela ne veut certes pas dire que tout le monde y fera sans peine des découvertes, ni sans préparation.

Il est souhaitable qu'un poète ait une bonne connaissance de la langue, de la sienne et de quelques autres, mais celle-ci n'est ni nécessaire, ni suffisante. L'emploi de la langue n'est pas une activité de spécialiste, rien n'est plus propre à tout humain qu'être un sujet parlant. D'autre part, toute étude, analyse et connaissance d'un tel emploi ne serait qu'un emploi particulier de la langue. On ne pourrait se protéger de ce dont tente de se protéger toute activité de l'intelligence : que l'énoncé ne s'applique à lui-même.

Tout être humain a un usage particulier de la langue, fût-il muet, aphasique ou

analphabète, un usage qui, dans le fond, en vaut un autre. Quand le schizophrène de la *Révolution Surréaliste* dit qu'il est comme une poupée dont les yeux seraient tombés à l'intérieur, ou quand un enfant dit « parler à tâtons » pour « bredouiller », qu'il ne connaît pas, ils n'accomplissent pas moins des opérations cognitives dont la psychiatre ou le pédagogue pourraient aussi se trouver incapable dans d'autres circonstances.

La différence ici entre le poète qui connaîtrait le mot, et l'enfant qui l'ignore, n'est pas qualitative. Les deux emploient une locution inusitée à la place d'une autre qui leur fait défaut ; que ce soit parce qu'elle n'existe pas, ne les satisfait pas pleinement, ou, sur l'instant, leur échappe est, après tout, contingent.

#### 20) La poésie et l'écriture

L'humain se distingue par son emploi de systèmes signifiants, la poésie y ajoute l'écriture. Comprendre cette proposition suppose une compréhension assez fine de ce qu'est l'écriture. Les paroles volent, dit-on, mais parfois elle s'inscrivent. Où ?

Elles peuvent s'inscrire à peu près sur n'importe quoi, de la pierre, de l'argile, de la peau, du sable, du papier..., ce n'est de toute façon pas ce qui les empêchera de s'envoler, l'important est qu'elles en deviennent duplicables, lisibles et navigables. Pour devenir telles, elles n'ont même pas besoin de

## À TRAVERS CHAMPS 10

tels supports. L'inscription dans la mémoire y suffit aussi bien.

Des textes traditionnels ont été notés bien après avoir été énoncés, et dans d'autres langues. Ils étaient donc déjà inscrits dans des mémoires, où ils demeurèrent longtemps. Leur forme en porte la marque : répétitions, assonances, reprises de questions, de formes grammaticales avec le seul changement de quelques mots. Tout dans ces textes concourt à la mémorisation, à la fois produits par le ressassement et l'engendrant.

Le support, fût-il le simple ressassement de la mémoire humaine, montre ici toute son importance sur la forme de l'écrit. Les Chinois inventèrent le papier, mais ils s'en servirent plus encore à la gravure et l'imprimerie à partir de la pierre et du bois, qu'à la prise de notes. L'écriture chinoise comme la littérature en portent fortement l'empreinte. Les Arabes, au contraire, employèrent le papier pour écrire à la volée, dans une langue qui d'ailleurs peut se noter presque aussi vite qu'elle se dit. La littérature arabe est ainsi celles dont les livres sont les plus épais, et les auteurs les plus prolixes ; on retrouve dans le style toutes les ressources de la rhétorique parlée. Les traités de poétique et de grammaire y sont toujours très voisins de ceux de musique, alors qu'en Chine, la poésie fréquente toujours la peinture, avec laquelle elle partage les outils, le pinceau et l'estampe.

### **21) Relecture, reproduction et navigation.**

Le support a une incidence profonde sur la production du texte. Les caractères déterminants de ce dernier n'en demeurent pas moins les possibilités de relecture, de reproduction et de circulation, qui en définitive n'en font qu'une. Le support et la méthode d'inscription qui accompagnent le texte ont cependant des effets sur la façon dont ces trois caractères s'articulent.

L'écriture cursive sur le papier est aisée et favorise l'abondance, mais sa recopie est fastidieuse. La gravure et l'imprimerie sont des moyens avantageux de reproduction, à la condition que la quantité du tirage les justifie.

En Extrême-Orient, le papier sur lequel était peint le texte, l'image, et la plupart du temps les deux, était directement collés sur la planche de bois pour la graver, et l'original était donc définitivement perdu. Cela nécessitait un grand soin pour l'exécution de l'œuvre, écrite ou plastique, qui ne supportait

pas la retouche, alors qu'un tel souci était largement ignoré en Occident, européen ou arabe.

On pourrait, à partir de ces remarques dessiner une histoire de l'écriture qui commencerait avec la tradition orale, propre à la reproduction mnémotechnique, pour se prolonger par le texte gravé, adapté à l'impression. Ce ne serait qu'après un long usage que l'écriture se serait émancipée de cette seule fonction conservatoire et reproductible pour se prêter à une énonciation immédiate sous forme de texte. C'est le moment où l'écriture génère véritablement la littérature, comme une pratique profane entièrement distincte d'une tradition canonique.

La fonction de l'écriture n'est plus alors la seule inscription de savoirs, de paroles, d'informations au sens moderne, mais elle devient entièrement l'outil même de leur production. Il est probable que les mathématiques aient tenu un rôle dans ce passage, en donnant au signe écrit sa pleine fonction d'outil d'inférence.

### **22) De l'imprimerie à l'ordinateur**

Cette approche minore la révolution qu'aurait été l'imprimerie, dont l'importance a été exagérée. L'introduction de l'imprimerie ne fut brutale qu'en Europe. En Asie, elle apparut d'un affinement millénaire de la gravure. Ce que produisit d'essentiel l'introduction de l'imprimerie en Europe, à la naissance de la Civilisation Occidentale Moderne avant qu'elle ne domine la planète toute entière, fut la toute puissance offerte au plein usage de l'écrit comme outil cognitif, et sa prédominance sur la parole.

La numérisation de l'écrit est une révolution bien plus brutale, universelle et radicale. L'époque de l'imprimerie avait achevé la séparation de l'écriture et de l'édition, de la conception et de la reproduction. La « révolution » de l'imprimerie n'est au fond que la révolution industrielle appliquée aux lettres, et elle y introduit la même séparation du travail. L'invention du numérique est davantage le produit d'une plus profonde compréhension de la nature générative de l'écrit, qu'une simple technique qui la favoriserait.

### **23) Le sémantique et le numérique**

Entre le moine qui mémorise des *Soutras* en se berçant, et l'auteur contemporain qui

## La poésie contemporaine, du monde clos à l'univers infini

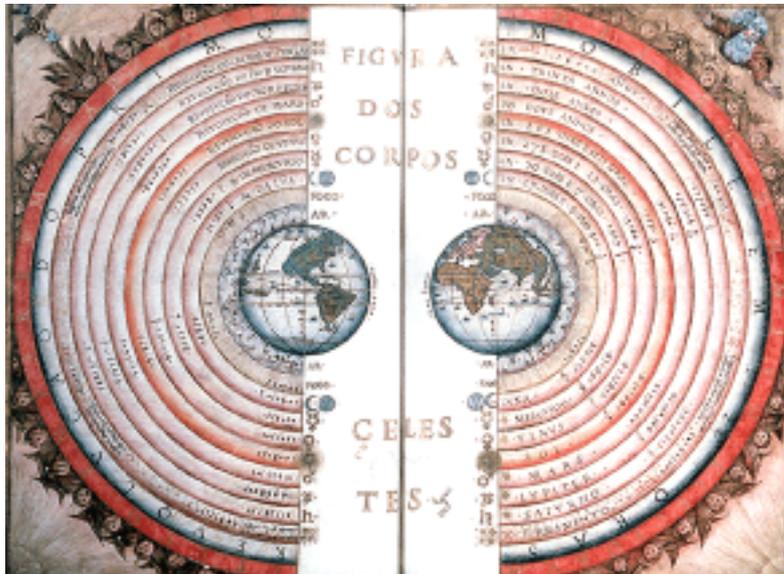
frappe sur son clavier, le dénominateur est la mémoire. Tous les deux se livrent à une inscription en mémoire, et le dénominateur commun de ces si différentes mémoires pourrait bien être dans le nombre, comme en témoigne l'ostensible bercement du moine. Qu'est-ce qui caractérise en effet cette tradition orale si ce n'est sa métrique, son rythme, sa mesure, sa mélodie, tous ces éléments si immédiatement quantifiables que l'on retrouve d'ailleurs aussi bien chez l'écolier qui apprend par cœur sa table de multiplication ?

À côté de quelque chose d'essentiellement sémantique est construite autre chose d'essentiellement numérique qui lui sert de support. Ce numérique est manifestement corporel pour l'antique moine comme pour l'écolier. Ils écrivent dans leur corps, ils tracent dans leurs organes le mouvement qui pourra réitérer l'énoncé. L'auteur à son

clavier utilise, lui, une prothèse. Les signes qu'il saisit sont successivement convertis dans des couches de langages toujours plus rudimentaires jusqu'à être réduits en une succession binaire de bits, propre à s'inscrire sur un support magnétique en paquets de huit.

Ne perçoit-on pas ici une boucle qui se referme ? Une pratique, l'écriture, qui rejoint ainsi son principe ? La différence entre les deux est pourtant notable. Dans le premier temps, on répète à l'identique pour mettre en mémoire ; dans le dernier, on inscrit une fois pour toute ce qui demeure indéfiniment modifiable.

On ne dira plus « les paroles volent, les écrits restent ». Les écrits sont plus que jamais, au contraire, dangereusement volatiles, et les paroles susceptibles d'être enregistrées. Les paroles demeurent, plutôt, les écrits évoluent.



# Lectures

Jean-Pierre Depétris

## Libres enfants du savoir numérique Éditions de l'Éclat.

Qu'est-ce que « Libres enfants du savoir numérique » ? C'est un *Liber*. Qu'est-ce qu'un *Liber* ? « Libres enfants du savoir numérique nous l'apprend dans l'intervention de Michel Velensi : « Petit traité plié en dix sur le Liber ».

Les Éditions de l'Éclat doublent leurs éditions sur papier par des éditions numériques gratuites sur leur site. C'est cela un liber, un livre numérique en ligne.

Pour ma part, je reste sceptique sur deux points, l'un de principe, l'autre technique.

Un liber est offert gratuitement sous prétexte que la mise en ligne d'un livre déjà composé ne coûte rien. Si j'entends bien, j'en conclus que lorsque j'achète un livre imprimé, je ne paye que le papier, l'impression et la distribution. J'en induis donc que l'écrit lui-même est gratuit. Pourquoi pas après tout. On pourrait très bien justifier que le travail intellectuel ne se prête pas à l'échange marchand puisque, c'est évident, je ne me désais pas de mon idée en l'offrant à un autre, comme je le ferais, par exemple, en lui cédant ma chaise. C'est un point de vue intéressant et qui peut se défendre, mais Michel Valensi ne le défend pas, il l'élude.

Second point. Dans la mesure où un livre peut être lu en ligne, il peut l'être hors ligne, il peut être copié, et même imprimé. On aurait alors aimé un moyen qui permette la copie et l'impression correcte, ou alors l'interdise. Le livre téléchargé une page après l'autre exige un travail de nettoyage et de remise en page pour être imprimé correctement. C'est fastidieux pour le lecteur, mais c'est surtout inadmissible pour l'auteur qui, en principe, signe un « bon à tirer » à partir d'une épreuve qui le satisfait.

Il ne s'agit en effet plus là d'une simple « copie » à l'identique, mais d'une véritable réédition, alors qu'il existe d'autres moyens et des langages bien plus commodes que le html pour publier des ouvrages en ligne.

Dans tout ce recueil de textes importants des principaux artisans du logiciel libre, « Comment devenir un hacker », d'Eric Raymond m'a paru le plus riche. Je conseille vivement sa lecture dans la langue originale « How to become a hacker », que l'on trouve sur son site, avec l'ensemble de ses écrits, comme c'est d'ailleurs le cas pour les autres auteurs et traducteurs de l'ouvrage.

« How to become a hacker » pourrait être un traité définissant l'honnête homme d'aujourd'hui. Pour les non anglophones, je rappelle que « hacker » ne signifie pas « pirate » et moins encore « cyber délinquant ». Il n'y a pas de terme équivalent en Français, le plus proche serait celui de « tâcheron ». Le sens a fini par se fixer sur le tâcheron de plume, celui qui fait des écrits de commande, éventuellement, le « nègre ». De là, il s'est resserré encore sur l'écriture de programmes.

« To hack » peut signifier aussi « dégrossir », « tailler à la hache », « frayer un chemin », et c'est ainsi que travaillent les développeurs : quelqu'un trace l'architecture grossière d'un programme, que d'autres complètent, corrigent, affinent.

Écrire des programmes est toujours écrire — et beaucoup de hackers sont d'excellents écrivains, dit Eric Raymond —, mais c'est surtout écrire à plusieurs. Impossible de se prétendre l'unique auteur d'un programme bien finalisé. On a utilisé un travail en amont, comme on a profité d'un travail en aval, alors pas question non plus de spolier qui que ce soit de son apport.

Aussi voit-on se profiler une éthique de hacker qui se caractérise par le refus d'empêcher quiconque de bénéficier du travail intellectuel d'un autre, aussi bien que par la reconnaissance scrupuleuse de l'apport de chacun. Rien de plus naturel, est-on tenté de se dire, et pourtant rien de plus contraire à la raison des comptoirs et des prétoires. On voit donc se développer, dans une pratique spécifique et technique, la programmation, le modèle d'autres rapports humains. Face au

## À TRAVERS CHAMPS 10

féodalisme marchand, il rappelle celui de l'honnête homme de la bourgeoisie industrielle envers le féodalisme terrien.

On pourrait y voir une nouvelle utopie numérique, si ce n'est qu'elle est virtuellement partout, en puissance, plutôt que nulle part. Elle n'est pas une utopie, surtout, parce qu'elle marche plutôt mieux que d'autres modèles, et pas en vase clos. Les entreprises de hard et de soft doivent bien suivre les innovations de la communauté LINUX, malgré les chicanes juridiques.

On trouvera aussi dans l'ouvrage des écrits du « Critical Art Ensemble » de qui était déjà paru aux Éditions de l'Éclat « La résistance électronique et autres idées impopulaires ».

Le lecteur français se retrouvera là en pays de connaissance. Alors qu'Éric Raymond ne semble connaître que Franklin, Jefferson et leurs successifs héritiers de la gauche radicale américaine, le CEA ne jure que par les avant-gardes francophones : l'IS, les Surréalistes, Bataille... développant entre autre une théorie du plagiat, dans la ligne du détournement.

Ce livre, avec des textes importants de Richard Sallman, Bruce Sterling, John Perry Barlow, Richard Barbrook, Ram Samudrala, Olivier Blondeau, Bernard Lang et j'en passe, est une excellente introduction à des problèmes qui n'ont pas fini de nous hanter. Il est de plus très facile de poursuivre la lecture à l'adresse des auteurs.

*Libres enfants du savoir numérique*, Éditions de l'Éclat : <<http://www.freescape.eu.org/eclat>> *The cathedral & the bazaar* d'Eric Raymond <<http://www.tuxedo.org>> Éditions O'REILLY <<http://www.editions-oreilly.fr>>.

### Sur le concept d'auteur

L'informatique fait fleurir des idées neuves, mais celles-ci sont généralement gâtées par quelques lubies. Il en est deux principales, dont la première, plus grossière est moins grave que la seconde.

Il s'agit d'abord des notions de cyberspace, d'immatérialité des logiciels, de réalité virtuelle et autres univers parallèles. Cyberspace ne veut à peu près rien dire, à moins de parler de modelage en 3D, comme on aurait pu parler de "pictospace" à l'époque de l'introduction de la perspective en peinture.

Le courrier que j'envoie circule et est reçu dans l'espace planétaire réel, mon site est sur un disque dur dans un lieu bien réel, et ce qu'on y télécharge est inscrit dans un autre lieu bien réel. Bref, il n'y a pas plus de cyberspace qu'il y eut jamais de liberspace, ni plus d'immatérialité que dans les Fables de la Fontaine ou la table de multiplication.

Il n'y a ni plus ni moins de matérialité à la valeur que donnait un portrait de César sur un denier il y a deux mille ans, qu'à celle d'une suite de zéros et de uns circulant entre deux disques durs. Alors rendons à César ce qui lui appartient et à la réalité ce qui est réel.

L'autre lubie, qui n'est pas dans le fond si étrangère à la première, consiste à vouloir ramener tout ce qui ne serait pas matériel (tout ce qui ne se vendrait pas à l'unité, au mètre ou au kilo) à de l'information, et à de la communication de celle-ci.

Qu'est-ce que cela recouvre ? Cela nie toute réalité au travail intellectuel humain. Le travail intellectuel humain suppose signes et référent. C'est le travail même de l'intelligence que de découper le référent dans et par le signe. « La conscience n'est

pas une chose », disait William James un jour où il était bien inspiré, « mais une opération ». C'est cela précisément le travail intellectuel.

Il est facile de comprendre ce qu'est une information : par exemple l'heure ou passe mon bus. Je peux bien admettre qu'on me facture une telle information. On pourra invoquer le travail d'un préposé à cette tâche, les frais d'impression si on me la donne par écrit, ou de télécommunication, ou de tout ce qu'on voudra, mais certainement pas la propriété intellectuelle ou le droit d'auteur.

Quand Jésus dit « rendez à César... », donne-t-il une information ? En quel sens pourrais-je appeler cela une information ? Je peux cependant donner une information en citant la phrase exacte à celui qui me la demanderait.

Peut-on fonder la propriété intellectuelle sans poser ce qu'est le travail intellectuel ? Le parallélogramme des forces de Newton, peut-on, sans rire, lui en accorder la propriété intellectuelle ? La paternité, soit, et c'est déjà bien l'honorer que d'y associer son nom. Et personne n'a jamais payé des droits à Newton pour avoir utilisé sa découverte. Cependant, les conclusions que Newton pouvait en avoir tirées concernant la liberté de l'homme et la toute puissance de Dieu, ou les fondements d'un pouvoir politique conforme à la liberté de l'un et à la loi de l'autre, comme les prémisses qu'il pouvait y avoir puisées, quel sens y aurait-il à les prétendre du domaine public ?

Ces idées de Newton sont d'ailleurs si liées au personnage qu'il fut, à ses engagements, sa carrière et ses combats, qu'elles seraient indéchiffrables si on les en isolait

J-P Depétris